

TYR®

REJOIGNEZ
LA TEAM TYR



TYR EUROPE
26 QUAI DE L'ALMA
68100 MULHOUSE
TÈL : 03.89.06.09.61
MAIL : ACCUEIL-FR@TYR.COM
WWW.TYR-SHOP.FR

NATATION

MAGAZINE

L'ENTRETIEN

MARC-ANTOINE OLIVIER :
« DU TRAVAIL, DU TRAVAIL
ET ENCORE DU TRAVAIL »

PAGE 10

PLONGEON

MARINO & ROSSET :
LA VIE APRÈS UN
TITRE MONDIAL

PAGE 32

JOLY, MIGNON,
POTHAIN, WATTEL

UN ÉTÉ LOIN DES BLEUS

www.ffnatation.fr





LA FFN FAIT LE PLEIN AU KIDEXPO

Fidèle au salon Kidexpo de la Porte de Versailles depuis maintenant sept ans, la Fédération Française de Natation a accueilli du 26 au 30 octobre dernier les petits comme les grands passionnés de natation sur son stand. Une fois n'est pas coutume, l'instance fédérale a proposé aux visiteurs de nombreuses activités comme des jeux aquatiques aussi différents qu'insolites, des démonstrations et des initiations aux disciplines olympiques et des formations de sensibilisation aux premiers gestes qui sauvent. Une séance d'éveil aquatique en compagnie du vice-champion olympique et parrain de l'activité, Frédéric Bousquet, a également été organisée pour le plus grand bonheur des enfants, mais aussi de leurs parents, toujours soucieux de recueillir des informations sur une activité en plein essor. *« C'est toujours un plaisir de revenir et de voir encore plus de parents venir à notre rencontre avec leurs enfants »,* confirme Fred Bousquet. *« C'est important que les parents comprennent l'importance de faire découvrir ce milieu à leurs enfants. C'est un vrai moment de détente et de bonheur partagé. »*



EN IMMERSION AVEC LE DUO OLYMPIQUE

En décembre prochain, Thomas Symonds, jeune réalisateur français, Laura Augé et Margaux Chrétien, qui ont représenté la France aux Jeux Olympiques de Rio en natation artistique, sillonneront les routes de France pour présenter le documentaire « Immergées ». Un long métrage réalisé entre octobre 2015 et mars 2017 qui dévoile les coulisses de la préparation olympique des deux jeunes filles, mais aussi leur aventure brésilienne ainsi que leur retraite à l'issue de la plus belle compétition de leur carrière. « L'idée était de réaliser un film tout seul avec mon petit appareil photo et de pouvoir être très proche du sujet », explique Thomas Symonds. « Au départ, je souhaitais vraiment suivre Laura et Margaux dans leur préparation olympique et raconter cette aventure, mais au fil du temps, c'est devenu un documentaire davantage tourné sur les rapports humains. Ensuite, elles prennent leur retraite et en arrêtant, perdent leur identité. L'essence du film est là. Finalement, ça n'a pas grand-chose à voir avec la natation artistique. C'est surtout une porte d'entrée pour évoquer des sujets universels, même si on découvre ce sport, parce que c'était important pour moi. » Un sport que Thomas Symonds apprécie particulièrement. « Je trouve que ce sport a une esthétique particulière et je l'apprécie beaucoup. C'est également une discipline très tendance grâce, notamment, aux spectacles à Las Vegas. Le côté show se développe énormément, mais il ne faut pas négliger pour autant l'aspect sportif. C'est un sport très exigeant et qui demande une très grande rigueur. »

« DU TRAVAIL, DU TRAVAIL, ET ENCORE DU TRAVAIL »

Montpellier. Mercredi 11 octobre. La nuit étire encore son ombre lorsque les nageurs de Philippe Lucas s'élancent dans la piscine Neptune pour une séance de deux heures et demie. Parmi eux, un double champion du monde, accessoirement médaillé olympique de bronze : Marc-Antoine Olivier. Le natif de Denain, 21 ans, a encore les yeux chargés de sommeil, mais il plonge sans broncher, concentré sur les consignes de son coach, soucieux de tenir son rang, de dompter ses rêves et de rester au contact de ses illustres partenaires d'entraînement, Aurélie Muller, Sharon Van Rouwendaal, Océane Cassagnol et David Aubry.

ENTRETIEN RÉALISÉ À MONTPELLIER PAR ADRIEN CADOT

© MONTPELLIER / PHILIPPE KEPPENHOFER

VOILÀ MAINTENANT DEUX MOIS QUE LA SAISON EST LANCÉE. DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT L'ABORDES-TU ?

Je me sens bien, reposé et serein. J'ai pris un mois de vacances après les championnats du monde de Budapest avant de reprendre l'entraînement. D'entrée, Philippe nous a programmé des séances avec des objectifs élevés. Mais c'est normal car on espère faire mieux que cet été en Hongrie (l'équipe de France a décroché six médailles, dont quatre en or, aux championnats du monde de Budapest, ndlr).

TU SEMBLES T'ÊTRE RAPIDEMENT ADAPTÉ À TON NOUVEL ENVIRONNEMENT MONTPELLIÉRAIN.

Oui, sans problème (*sourire*)... Il faut dire que les conditions sont proches de celles que nous avions à Narbonne. On sent que la ville de Montpellier nous a mis dans les meilleures dispositions pour performer, avec notamment notre propre local pour nous changer, nous doucher et faire notre préparation physique (à l'heure où nous bouclons ce numéro, la salle de musculation n'était toutefois pas encore complètement aménagée, ndlr). Tout est réuni pour que nous dominions le meilleur de nous-mêmes.

D'AUTANT QUE CETTE ANNÉE, LE GROUPE DE PHILIPPE LUCAS S'EST ÉLARGI.

Beaucoup de jeunes nageurs nous ont rejoints. Ça fait du bien de voir de nouvelles têtes. C'est rafraîchissant (*sourire*)...

CETTE ÉMULATION COLLECTIVE EST-ELLE NÉCESSAIRE ?

Elle est capitale ! A titre personnel, je ne saurais pas m'entraîner tout seul. Si je devais travailler en tête à tête avec Philippe, ça ne fonctionnerait pas. Quand l'atmosphère de travail est bonne dans un groupe, cela permet aux nouveaux arrivants de s'intégrer rapidement et cela donne de l'assise aux « anciens ». On s'encourage tous, on se pousse dans nos

derniers retranchements, on se soutient, notamment en compétition.

CE MATIN (MERCREDI 11 OCTOBRE, NDLR), NOUS T'AVONS NOTAMMENT VU TE « TIRER LA BOURRE » AVEC DAVID AUBRY, LUI-AUSSI MEMBRE DE L'ÉQUIPE DE FRANCE D'EAU LIBRE. AU-DELÀ DES JEUNES QUI ONT INTÉGRÉ LE GROUPE DE PHILIPPE LUCAS CET ÉTÉ, EST-IL IMPORTANT DE S'ENTRAÎNER AVEC DES PARTENAIRES DE HAUT NIVEAU ?

Si tous les jours il n'y a pas ces « petites compétitions » entre nous, les entraînements sont quand même moins marrants. Et puis, cette concurrence est aussi une source de motivation et de progression. Certains jours, il sera moins bien et le lendemain, ce sera moi. Malgré tout, on donne le maximum pour rester au contact et ne pas lâcher.

ET DANS QUEL ÉTAT DE FORME ÉTAIS-TU AUJOURD'HUI ?

(*Il sourit*)... Ah, aujourd'hui, c'était un bon jour ! J'ai eu de bonnes sensations parce que le matin on travaille davantage les bras et c'est vraiment ce que je préfère.

APRÈS TROIS ANNÉES DE COLLABORATION AVEC PHILIPPE, LA « MÉTHODE LUCAS » CONTINUE-T-ELLE DE TE CONVENIR ?

Honnêtement, je ne

pense pas que j'aurais eu autant de résultats avec un autre coach. Je lui fais entièrement confiance. Alors, bien sûr, ce n'est pas facile tous les jours, mais j'évolue vraiment en totale sérénité.

COMMENT DÉCRIRAIS-TU LA MÉTHODE DE PHILIPPE ?

Intensité matin et soir, rarement de repos, voire pas du tout (*sourire*)... Pour résumer, je dirais que c'est du travail, du travail et encore du travail. Ça peut sembler extrême, mais quand on voit le palmarès de tous les nageurs qu'il a entraînés, on se dit que sa méthode finit souvent par payer.

A QUOI RESSEMBLE UNE SEMAINE TYPE ?

Je passe entre cinq heures et cinq heures et demie dans l'eau par jour. A cela

« LES GENS VEULENT REPOUSSER LEURS LIMITES TOUT EN DÉCOUVRANT DE NOUVEAUX ESPACES. VOILÀ POURQUOI JE SUIS CONVAINCU QUE NOTRE DISCIPLINE N'A PAS FINI DE FAIRE PARLER D'ELLE. »



(MIS/STÉPHANE KEMPINAIRE)

Lac Balaton. Hongrie. 15 juillet 2017. A seulement 21 ans, Marc-Antoine Olivier devient champion du monde du 5 km.

s'ajoute des séances de musculation et une heure de course à pied. Pour autant, comme vous avez pu le constater ce matin, on ne se prive pas de rigoler entre chaque série.

EN TERMES DE KILOMÈTRAGES, ÇA REPRÉSENTE QUOI ?

Environ quatre-vingt kilomètres par semaine. Cependant, s'il y a beaucoup d'endurance, on travaille aussi en intensité. Aujourd'hui, on sait que les arrivées en eau libre se disputent souvent

au sprint. Il faut être capable d'accélérer dans les cinq cent derniers mètres pour jouer la gagne.

ON TE SENT CONFIAIT, PLUS DÉTERMINÉ QUE JAMAIS. QUELS SONT TES OBJECTIFS POUR LA SAISON À VENIR ?

Il y aura d'abord les championnats de France en petit bassin (Montpellier, 30 novembre-3 décembre), même si ce n'est pas mon format de prédilection. Dans la foulée, je participerai aux championnats du monde militaire en grand bassin

(décembre 2017). J'aimerais signer un beau 1 500 mètres et, pourquoi pas, battre mon meilleur chrono (15'05''08 réalisés aux championnats de France 2017 de Strasbourg, ndlr). L'année prochaine, j'ai aussi à cœur de conserver mes titres sur 800 et 1 500 m nage libre aux championnats de France de Saint-Raphaël (23-27 mai 2018). C'est également là-bas que se joueront les qualifications pour les Euro de Glasgow. J'aimerais pouvoir me qualifier pour les épreuves de bassin et celles d'eau libre, mais n'allons pas trop vite. La saison

vient tout juste de commencer, je verrai dans quel état de forme je suis avant de me projeter sur le rendez-vous estival.

CET ÉTÉ, JUSTEMENT, LES ÉPREUVES D'EAU LIBRE SE DISPUTERONT DANS LE LOCH NESS, UN SITE POUR LE MOINS MYSTÉRIEUX. NE CRAINS-TU PAS LES CRÉATURES QUI POURRAIENT SE DISSIMULER DANS LES EAUX DE CE LAC ?

(*Il rit*)... Non, c'est surtout excitant et c'est aussi un des aspects les plus beaux de la discipline. On nage quand même dans des lieux mythiques. Cette année, ►

UN ÉTÉ LOIN DES BLEUS

On l'oublie parfois, mais une carrière de sportif de haut niveau est faite de hauts et de bas. Des montagnes russes que les athlètes doivent apprendre à négocier, à digérer et à encaisser pour rebondir et retrouver bon an, mal an la plénitude de leurs moyens. C'est l'expérience douloureuse, parfois amère, que Jordan Pothain, Damien Joly, Clément Mignon et Marie Wattel ont vécu cet été. Les raisons diffèrent, mais faute d'avoir rempli les critères de sélection pour disputer les championnats du monde de Budapest, ces quatre nageurs de l'équipe de France ont passé le premier été de leur carrière loin des Bleus. Nous les avons rencontrés pour évoquer le passé, mais, surtout, parler de leur avenir.

JORDAN POTHAIN : « UNE PHASE DE REPOS BÉNÉFIQUE »

La saison dernière, Jordan Pothain a passé son temps à courir après son meilleur niveau, celui qui permettait à Philippe Lucas d'affirmer qu'il avait le potentiel pour devenir champion olympique aux Jeux de Tokyo. Après sept semaines de repos, le Grenoblois a repris l'entraînement avec la farouche envie de retrouver l'équipe de France, dès cette année.



(KMS/STÉPHANE KEMPAIRE)

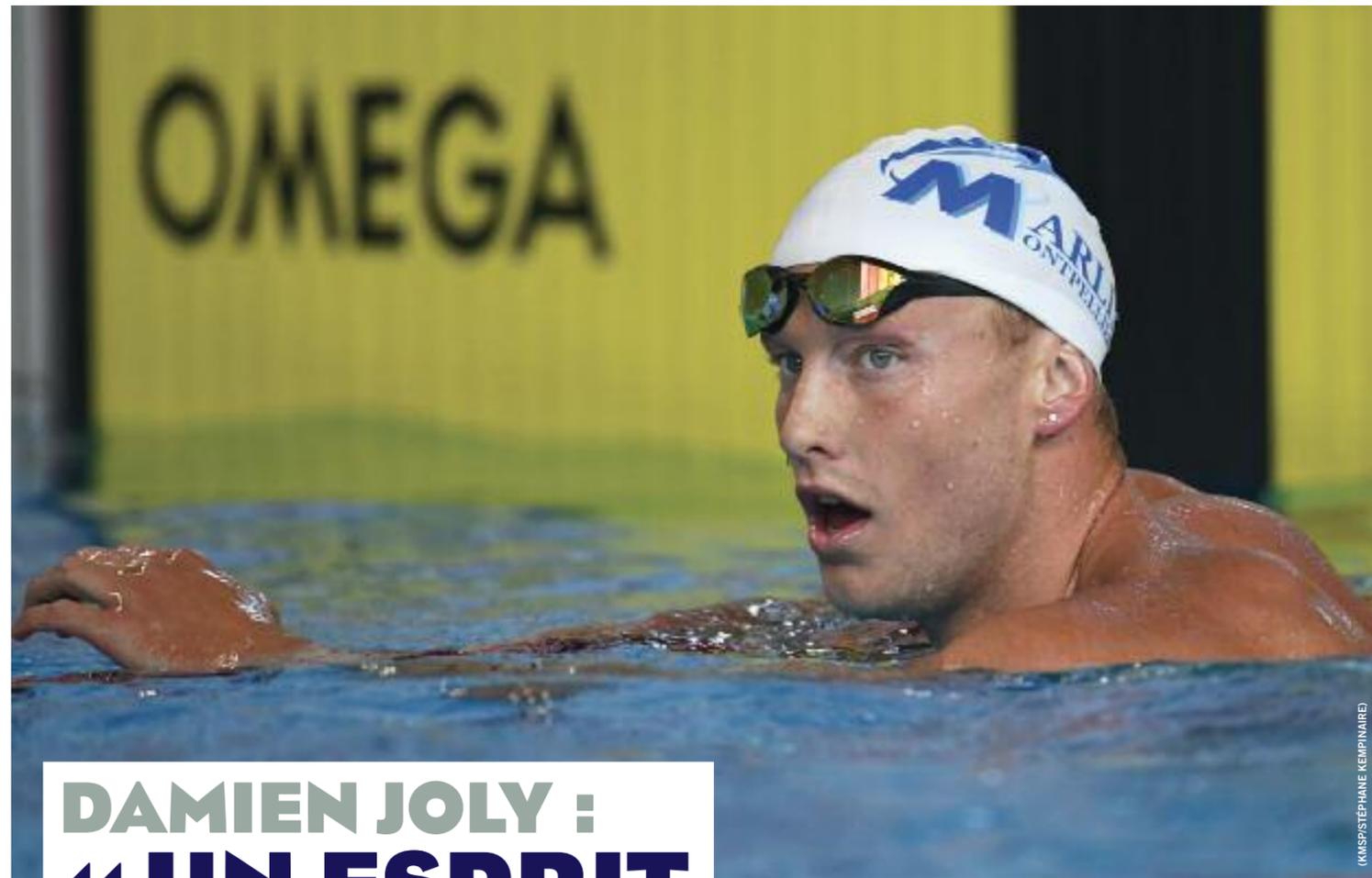
« C'est une grosse claque que je prends. Je suis loin de mon meilleur niveau. » Amer, frustré et déçu après sa non-qualification pour les Mondiaux de Budapest, Jordan Pothain avait dressé un constat sévère, mais néanmoins lucide, de son niveau de performance aux championnats de France de Strasbourg (mai 2017). Pour tout dire, le finaliste des Jeux de Rio sur 400 m nage libre a passé sa saison 2016-2017 à courir après ses sensations. « Après les Jeux, ma vie a un peu changé. Les médias m'ont davantage sollicité, j'ai signé des partenariats et j'attaquais des études un peu lourdes avec mon école de kiné », analyse-t-il aujourd'hui. « J'ai également voulu augmenter la charge de travail à l'entraînement et je me suis pris au jeu de cette sur-fatigue. Je me suis rapproché d'une préparatrice mentale pour comprendre ce qui m'avait manqué. J'avais beaucoup de choses sur le cœur et une petite rétrospective était nécessaire. Tout au long de l'année, la fatigue s'est installée et c'est dans cet état d'épuisement que je me suis retrouvé aux championnats de France. » Alors qu'il n'avait quasiment pas pris de vacances après son aventure brésilienne,

Jordan a donc été mis au repos forcé. « Au retour des Jeux, je n'ai pas pris le temps de digérer tout ce que je venais de vivre parce que j'ai été pris par l'entraîn de mes performances et l'envie d'aller plus loin. J'ai payé le prix de ce manque de récupération. Mais je ne peux pas le regretter, parce que j'ai toujours eu un peu peur de prendre beaucoup de vacances et de perdre ainsi mes sensations à la reprise. Cet été, j'ai pris sept semaines de congés et j'avais la crainte de trouver trop de plaisir à cette vie un peu plus « normale ». Mais en regardant les championnats du monde de Budapest à la télévision, j'ai compris que je ne me laisserai pas emporter par le charme des vacances. Cette phase de repos m'a été bénéfique.

« PERFORMER AUX CHAMPIONNATS D'EUROPE DE GLASGOW. »

Je me suis vraiment ressourcé physiquement et mentalement. J'ai envie de poursuivre ma carrière dans les bassins pendant quelques années encore. » Et si l'élève de Guy La Rocca est déjà concentré sur les Jeux Olympiques de Tokyo, il n'a pas pour autant envie de brûler les étapes. « En rentrant de Rio, je me suis tout de suite reconcentré sur Tokyo en oubliant un peu Budapest et les étapes intermédiaires. C'est pour cette raison que, cette année, je souhaite performer aux championnats d'Europe de Glasgow (3-12 août 2018). J'aimerais bien décrocher une première médaille en individuel. C'est un pas important à passer pour continuer de gravir les échelons. » ■

JONATHAN COHEN



(KMS/STÉPHANE KEMPAIRE)

DAMIEN JOLY : « UN ESPRIT REVANCHARD »

Finaliste olympique sur 1 500 m nage libre, mais non-qualifié pour les championnats du monde de Budapest, Damien Joly a connu une saison 2016-2017 entre deux eaux. Diminué physiquement et entamé mentalement, l'Antibois a toutefois clôturé sa saison sur une note positive en remportant les 800 et 1 500 mètres de l'US Open, début août. De quoi lui redonner la confiance nécessaire pour aborder au mieux les Euro de Glasgow (3-12 août 2018).

Si certains de ses coéquipiers ont décidé de profiter de leur été loin des Bleus pour se ressourcer, Damien Joly a préféré, lui, se rassurer en participant à l'US Open, début août. Une sélection avec l'équipe de France A' qui lui a permis de clore sa saison sur une bonne note. « J'ai vécu une année difficile aussi bien dans ma vie personnelle qu'à l'entraînement. Je ne pensais pas qu'il y

aurait un si gros écart à la fin et que je manquerais les Mondiaux de Budapest. Pour être honnête, j'étais plutôt déçu de ne pas partir avec le groupe en Hongrie. D'autant qu'avec mes performances de Rio, je n'étais pas loin du podium sur le 1 500 m. C'est frustrant, mais j'essaie de positiver en me disant que si je retrouve mon meilleur niveau, je peux être dans le match lors des prochaines compétitions. J'ai un esprit revanchard pour la suite et je n'ai pas envie de reproduire une saison moyenne. » Une saison moyenne qui s'est malgré tout achevée sur des performances convaincantes de l'autre côté de l'Atlantique. Vainqueur du 800 et du 1 500 m nage libre, Joly a prouvé qu'il était en mesure de touter de nouveau les sommets du demi-fond mondial. « J'ai repris l'entraînement en septembre et je me sens plutôt bien. Avec Franck (Esposito, son entraîneur, ndlr), nous allons repartir sur ce qui avait bien fonctionné l'année des Jeux et modifier un peu les périodes

« C'EST TOUJOURS BIEN DE NAGER CONTRE PLUS FORT QUE SOI. »

des Jeux et modifier un peu les périodes de travail et d'affûtage en vue des championnats de France qui se tiennent de nouveau fin mai (22-27 mai 2018 à Saint-Raphaël, ndlr). » Et pour préparer l'échéance olympique, Damien Joly avait notamment décidé de se confronter aux meilleurs demi-fondeurs de la planète tout au long de l'année. Un schéma qui lui avait été profitable et qu'il souhaite reproduire cette saison. « J'ai prévu d'aller m'entraîner avec les deux Italiens, Detti et Paltrinieri, champions du monde du 800 et du 1 500 m nage libre. Il faut trouver la meilleure période, mais ce serait un stage de deux ou trois semaines en début d'année et je vais également disputer le meeting de Milan, début mars. C'est toujours bien de nager contre plus fort que soi. Lors de mon séjour aux États-Unis pour l'US Open, j'ai également eu des contacts avec l'entraîneur de Jordan Wilimovsky (champion du monde du 10 km en eau libre et finaliste du 1 500 m à Rio) qui aimerait que je vienne m'entraîner avec lui. » Ce serait également le meilleur moyen de préparer les championnats d'Europe de Glasgow, où Damien Joly visera non seulement une finale, mais également un bond dans la hiérarchie européenne ■

J. C.



LA VIE APRÈS UN TITRE MONDIAL

Fin juillet, à Budapest, le plongeur tricolore a décroché le premier titre mondial de son histoire. En s'adjugeant l'or dans l'épreuve du Team Event, Laura Marino (24 ans) et Matthieu Rosset (27 ans) ont écrit l'une des plus belles pages de leur discipline. Nous avons attendu qu'ils soient redescendus de leur petit nuage pour les interroger sur leur nouvelle vie.



(KMSP/STÉPHANE KEMPAIRE)



(KMSP/STÉPHANE KEMPAIRE)



Après un concours maîtrisé, Matthieu Rosset et Laura Marino ne parviennent pas à cacher leur surprise : ils sont champions du monde !

(KMSP/STÉPHANE KEMPAIRE)

CHAMPION DU MONDE, C'EST UN RÊVE DEVENU RÉALITÉ ?

Matthieu Rosset : J'avais toujours espéré vivre ça un jour, mais pour être tout à fait honnête, c'était davantage un rêve de gosse qu'un objectif réel (*sourire*)... Après pareille expérience, le regard que je porte sur ma carrière a forcément changé, d'autant que je bouclais ma vingtième année de plongeon à Budapest. D'une certaine façon, ce titre représente presque un aboutissement !

Laura Marino : C'est évidemment le rêve de tout sportif, mais étrangement, et sans m'y attendre, cette médaille d'or est arrivée à un moment de ma carrière où mon approche était davantage orientée vers le « plaisir ».

Ça me donne d'autant plus envie de poursuivre dans cette voie.

EN JUIN 2017, VOUS REMPORTEZ L'OR CONTINENTAL AUX EURO DE KIEV, PUIS L'OR MONDIAL À BUDAPEST (JUILLET 2017). IL NE VOUS RESTE DÉSORMAIS PLUS QU'À DÉCROCHER UNE MÉDAILLE OLYMPIQUE. EST-CE UN OBJECTIF ?

L. M. : Pour ce qui est de la médaille olympique, il est encore un peu tôt pour y songer. Pour l'heure, j'ai surtout à cœur de prendre les saisons les unes après les autres. Cette année, par exemple, j'aimerais décrocher une médaille individuelle aux championnats d'Europe.

M. R. : Pour ma part, j'ai le sentiment que le rêve de médaille olympique est un peu passé...

QU'ENTENDS-TU PAR-LÀ ?

M. R. : Je ne crois pas que je pourrais tenir une olympiade de plus. En 2020, j'aurai 30 ans, ce qui est âgé pour un plongeur. Après les Jeux Olympiques de Rio, je m'étais déjà posé la question de savoir si j'allais poursuivre ma carrière. Physiquement, ça commence à être difficile.

« SI L'OCCASION SE PRÉSENTE (DE DISPUTER LES JO DE 2024), JE N'HÉSITERAIS PAS UNE SECONDE ! » (LAURA MARINO)

L'on sait que les Jeux seront organisés à Paris en 2024, il y a de quoi se poser des questions. Ce serait une expérience extraordinaire, mais il n'y a pas que ce paramètre à prendre en compte dans une carrière. Et puis, n'oublions pas que le Team Event ne figure pas encore au programme olympique.

S'IL L'INTÈGRE, CELA SUFFIRA-T-IL À REFORMER VOTRE DUO ?

M. R. : Si c'est pour 2024, je pense que ça pourrait être possible. Au final, en Team Event, il n'y a que deux plongeurs

vraiment difficiles à placer donc physiquement ça serait plus simple à gérer. Donc oui, ça serait vraiment beau que l'épreuve du Team Event entre aux Jeux.

L'ORGANISATION DES JEUX OLYMPIQUES DE 2024 À PARIS, PEUT-ELLE TE FAIRE CHANGER D'AVIS ?

M. R. : C'est sûr que les motivations seront différentes (*sourire*)... Si je ne me vois pas plonger à Tokyo, il se peut que j'aie envie de remonter une équipe en synchro pour Paris 2024. C'est un défi que j'aimerais relever pour disputer les Jeux Olympiques à la maison.

L. M. : C'est vrai que maintenant que

L. M. : Bien sûr que si ça devient olympique je voudrais le refaire avec Matthieu. Cependant, tout dépendra aussi de l'équipe qui sera sélectionnée. Il faut qu'elle soit la meilleure possible. Mais si l'occasion se présente, je n'hésiterais pas une seconde ! »

MATTHIEU ROSSET, PLONGEUR À L'INSTINCT

À le voir souriant, disponible et enjoué, toujours prêt à répondre à quelques questions ou à éclaircir un point technique qui nous aurait échappé, on ne dirait pas que Matthieu Rosset (27 ans) est le plongeur tricolore le plus titré de la discipline, un monstre sacré, une figure de proue, presque une icône... Mais n'allons pas trop loin, l'homme cultive la discrétion autant que la modestie et, surtout, il n'en a pas encore tout à fait fini avec les tremplins internationaux. « C'est quand même de plus en plus dur », reconnaît-il, « je sens bien que mon corps encaisse de moins en moins. Après chaque compétition, il me faut de plus en plus de temps pour récupérer. » Secrètement, on espère pourtant que son organisme le laissera tranquille pendant quelques années encore, histoire de ne pas perdre le plus grand pourvoyeur de médailles du plongeur français. Du haut de son mètre

soixante-quinze et dix ans de carrière sur la scène mondiale, le Lyonnais cumule, en effet, la bagatelle de cinq médailles de bronze européennes, quatre titres continentaux (dont un doublé à Rostock en 2015, ndr) et, depuis cet été, une couronne mondiale en duo avec Laura Marino dans l'épreuve du Team Event. De quoi impressionner ses partenaires de l'équipe de France, à commencer par Benjamin Auffret, quatrième de la plateforme aux Jeux Olympiques de Rio, qui ne tarit pas d'éloges au sujet de son aîné : « Il y a des plongeurs qui m'impressionnent sur le circuit mondial, mais Matthieu, c'est encore autre chose... Quand on le voit plonger, on sent qu'il pratique ce sport depuis son plus jeune âge. Il ne réfléchit pas, c'est instinctif chez lui. Il y a un côté très naturel dans son approche qui force l'admiration. »

A. C.



Florian Bruzzo adresse ses consignes à ses joueuses pendant les championnats du monde de Budapest.



Clémentine Valverde.



Audrey Daulé.



LES AMBITIONS RETROUVÉES DES BLEUES

Des poloïstes françaises aux Jeux Olympiques ? Et pourquoi pas ! Considérée a minima comme saugrenue il y a encore quelque temps, la question peut aujourd'hui être décemment posée. C'est en tout cas l'ambition affichée par Florian Bruzzo, entraîneur de l'équipe de France féminine depuis le mois d'août 2016.

PENSEZ-VOUS SINCÈREMENT QU'UNE QUALIFICATION DE L'ÉQUIPE DE FRANCE FÉMININE AUX JEUX DE TOKYO EST ENVISAGEABLE ?

Je répondrai tout simplement que je ne peux pas ne pas ambitionner les Jeux Olympiques. Sinon, je n'aurais pas accepté ce poste d'entraîneur. La tâche peut paraître ardue, certes, mais je vais tout mettre en œuvre pour y parvenir. Souvenez vous en 2012, j'étais le seul à parler des Jeux pour les garçons et beaucoup se demandaient si je n'étais pas fou...

CONCRÈTEMENT, QU'EST-CE QUI VOUS PERMET D'ENVISAGER CETTE QUALIFICATION ?

Après un passage à vide, l'équipe de France a fait sa réapparition dans les grandes compétitions internationales. Les filles étaient présentes aux championnats d'Europe à Budapest en 2014 et à Belgrade en 2016, aux mondiaux à Kazan en 2015 et à Budapest en 2017. Ce sont des preuves tangibles d'une

« JE NE PEUX PAS NE PAS AMBITIONNER LES JEUX OLYMPIQUES. SINON, JE N'AURAIS PAS ACCEPTÉ CE POSTE D'ENTRAÎNEUR. »

progression, non ! Surtout, je retiens la septième place glanée à Belgrade alors que le nombre d'équipes qualifiées avait augmenté.

A QUOI PEUT-ON IMPUTER CE « RENOUVEAU » ?

C'est en grande partie la conséquence du travail effectué de 2005 à 2013 au pôle France de Nancy autour de Christophe Bachelier. C'est le pôle qui a maintenu sous perfusion le water-polo féminin français tout au long de ces années et l'équipe est d'ailleurs aujourd'hui composée majoritairement de filles passées par Nancy qui arrivent à maturité (moyenne d'âge de 24-25 ans, ndlr). Ces

résultats peuvent aussi être mis en partie au crédit des meilleurs clubs français qui mettent de plus en plus de moyens pour développer le water-polo féminin.

A L'INVERSE, QU'EST-CE QUI POURRAIT VOUS FAIRE DOUTER ?

Pendant un an, j'ai fait la tournée des clubs pour voir les moyens structurels, financiers et humains dont disposait le water-polo féminin français. Je voulais connaître la fréquence des entraînements, les disponibilités des bassins, les aménagements horaires au niveau des études ou du boulot... Et c'est là que le bât blesse ! Même si le constat vexe, je dis qu'il n'y a actuellement aucune structure en France qui permet une pratique féminine de haut niveau. Je suis désolé, mais trois entraînements par semaine, pas ou très peu de préparation physique, des arrêts quasi systématiques après le Baccalauréat pour pouvoir continuer ses études... Ça relève plutôt du loisir et ça ne permet pas, en tout cas, ►

UN PEU D'HISTOIRE

Le water-polo commence véritablement à se décliner au féminin dans les années 1980 quand un tournoi réservé aux filles fait son apparition aux championnats d'Europe (1985), puis aux Mondiaux (1986). Des temps héroïques qui voient les pionnières françaises de la discipline se distinguer à l'échelon continental en décrochant deux médailles de bronze successives, à Strasbourg en 1987 et à Bonn en 1989. Après deux neuvièmes places mondiales en 1991 et 1994, les choses vont pourtant se gâter. Et en 2000, quand le water-polo féminin fait son entrée aux Jeux, c'est sans les Françaises, absentes de tous les grands rendez-vous de 2001 à 2014. Seules exceptions dans cette période de disette : les Euro de 2008 à Malaga, où les Bleues terminent huitièmes (sur 8) et les Mondiaux de 2003 où, repêchées de dernière minute, elles terminent quinzièmes (sur 16) avec un seul succès à leur actif face à la Grande-Bretagne !



« PARFOIS, JE NE PEUX PLUS VOIR LA MER »

Trente ans qu'il baigne dedans. Jeune prodige des mers, Morgan Lagravière partira à l'assaut de la Transat Jacques Vabre le 5 novembre prochain. Avant le départ, le skipper a accepté de nous faire partager un peu de sa passion et d'évoquer son rapport à l'eau.

RAcontez-nous votre première aquatique.

Ça commence à remonter (*sourire*)... J'ai commencé tout petit. Vers deux ans, je dirais. Normal quand on naît sur l'île de la Réunion. Donc géographiquement, je ne pouvais pas être plus près. L'eau, la mer, c'était là, à mes pieds, à quelques mètres. Tout le temps : matin, midi et soir. Mon spot, c'était l'Ermitage, là où j'habitais avec ma famille. C'est à l'ouest de l'île. Avec mes deux frères, on a été très rapidement immergés dans ce milieu-là. Dès que quelque chose flottait, c'était pour nous, on l'adoptait. Tout gamin, on a pris l'habitude de plonger, de nager dans le lagon. On pêchait aussi parfois.

Vers quel âge avez-vous appris à nager ?

Très tôt, bien avant les autres enfants de ma génération. En plus, on avait la chance d'avoir une piscine à la maison. Ça aide ! Je voulais faire comme mes parents. Mon père surtout. C'était un dingue de pêche, de plongée, de voile, de surf... Il l'est toujours d'ailleurs. C'est grâce à lui si j'en suis là aujourd'hui.

Vraiment ?

Oui, vraiment. Est-ce que je serais devenu skipper si je n'avais pas grandi au bord de l'eau ? Voilà une bonne question. En vrai, je pense que les choses auraient forcément été différentes.

Est-ce que vous nagez encore aujourd'hui ?

Disons que je barbote quasiment tous les jours. Car lorsque je ne suis pas sur un bateau, je prends mon kitesurf ou ma planche de surf. Ou alors je prends ma bouteille de plongée sur le dos et je fonce... Peut-être pas tous les jours, mais c'est clair que j'ai un contact avec l'environnement liquide au moins quatre ou cinq fois par semaine.

Quel est votre niveau de nage ?

Je dirais « moyen plus » (*rires*)... Je participe souvent à de petits triathlons. La natation me permet de rattraper

le temps perdu en course à pied. Parfois, je vais à la piscine pour me préparer physiquement. Par nature, j'ai des prédispositions qui me permettent d'être au moins aussi bon que les autres en en faisant dix fois moins. C'est plutôt appréciable (*sourire*)...

Quel rapport entretenez-vous avec l'eau ?

L'eau, c'est plein de choses. C'est beau, c'est attirant, mais c'est aussi très dangereux. C'est ce danger-là qui fait que c'est attractif, que ça crée une certaine adrénaline. Quand on s'expose aux risques, on a peur. J'ai constamment envie de franchir des paliers, de me mettre en danger, et d'aller chercher des sensations. Voilà, c'est ça qui me fait vibrer. Si la mer était quelque chose de facile, je n'aurais pas ▶▶

« JE NE POURRAI PAS VIVRE LOIN DE LA TERRE PENDANT DES MOIS. J'AI BESOIN DE VOIR MES PROCHES, MES AMIS. »

Né sur l'île de la Réunion, Morgan Lagravière a depuis sa plus tendre enfance développé un lien très étroit avec l'eau et les disciplines aquatiques.